

Voltaire

Poésies philosophiques

[document de travail 02/01/2019]

ODE IV.

LE VRAI DIEU.

1715.

Se peut-il que dans ses ouvrages
L'homme aveugle ait mis son appui,
Et qu'il prodigue ses hommages
A des dieux moins divins que lui?
Jusqu'à quand, par d'affreux blasphèmes,
Rendrons-nous des honneurs suprêmes
Aux métaux qu'ont formés nos mains?
Jusqu'à quand l'encens de la terre
Ira-t-il grossir le tonnerre
Prêt à tomber sur les humains?
Descends des demeures divines,
Grand Dieu les temps sont accomplis;
L'Erreur enfin sur ses ruines
Va voir des temples rétablis.
Un jour pur commence à paraître;

Sur la terre un Dieu vient de naître
Pour nous arracher au tombeau.
De l'enfer les monstres terribles,
Abaissant leurs têtes horribles,
Tremblent au pied de son berceau.
Mais l'homme, constant dans sa rage,
S'oppose à sa félicité;
Amoureux de son esclavage,
Il s'endort dans l'iniquité.
Je vois ses mains infortunées,
Aux palmes du ciel destinées,
S'offrir à des fers odieux.
Il boit dans la coupe infernale,
Et l'épais venin qu'elle exhale
Dérobe le jour à ses yeux.
Ne peut-il des nuages sombres
Percer la longue obscurité?
Son Dieu porte à travers les ombres
Le flambeau de la vérité.
Ouvre les yeux, homme infidèle;
Suis le Dieu puissant qui t'appelle:
Mais tu te plais à l'ignorer.
Affermi dans l'ingratitude,
Tu voudrais que l'incertitude
Te dispensât de l'adorer.
Mets le comble à tes injustices,
Il n'est plus temps de reculer;

Ses vertus condamnent tes vices:

Il faut le suivre, ou l'immoler.

L'Erreur, la Colère, l'Envie,

Tout s'est armé contre sa vie.

Que tardes-tu? perce son flanc.

De ses jours il t'a rendu maître;

Et qui l'a bien pu méconnaître

Craindra-t-il de verser son sang?

Ciel! déjà ta rage exécute

Ce qu'a présagé ma douleur;

Ton juge, à tous les maux en butte,

Va succomber sous ta fureur.

Je vous vois, victime innocente,

Sous le faix d'une croix pesante,

Vous traîner jusqu'au triste lieu.

Tout est prêt pour le sacrifice:

Vous semblez, de vos maux complice,

Oublier que vous êtes Dieu.

O toi dont la course céleste

Annonce aux hommes ton auteur,

Soleil! en cet état funeste

Reconnais-tu ton Créateur?

C'est à toi de punir la terre:

Si le ciel suspend son tonnerre,

Ta clarté doit s'évanouir.

Va te cacher au sein de l'onde:

Peux-tu donner le jour au monde,

Quand ton Dieu cesse d'en jouir?
Mais quel prodige me découvre
Les flambeaux obscurs de la nuit?
Le voile du temple s'entrouvre,
Le ciel gronde, le jour s'enfuit.
La terre, en abîmes ouverte,
Avec regret se voit couverte
Du sang d'un Dieu qui la forma;
Et la Nature consternée
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.
Toi seul, insensible à tes peines,
Tu chéris l'instant de ta mort.
Grand Dieu! grâce aux fureurs humaines,
L'univers a changé de sort.
Je vois des palmes éternelles
Croître en ces campagnes cruelles
Qu'arrosa ton sang précieux.
L'homme est heureux d'être perfide,
Et, coupables d'un déicide,
Tu nous fais devenir des dieux

ODE VII.

SUR LE FANATISME.

1732.

Charmante et sublime Émilie
Amante de la Vérité,
Ta solide philosophie
T'a prouvé la Divinité.
Ton âme, éclairée et profonde,
Franchissant les bornes du monde,
S'élance au sein de son auteur.
Tu parais son plus bel ouvrage;
Et tu lui rends un digne hommage,
Exempt de faiblesse et d'erreur.
Mais si les traits de l'Athéisme
Sont repoussés par ta raison,
De la coupe du Fanatisme
Ta main renverse le poison:
Tu sers la justice éternelle,
Sans l'âcreté de ce faux zèle
De tant de dévots malfaisants ,
Tel qu'un sujet sincère et juste
Sait approcher d'un trône auguste
Sans les vices des courtisans.
Ce Fanatisme sacrilège
Est sorti du sein des autels;
Il les profane, il les assiège,
Il en écarte les mortels.
O Religion bienfaisante,
Ce farouche ennemi se vante
D'être né dans ton chaste flanc!

Mère tendre, mère adorable,
Croira-t-on qu'un fils si coupable
Ait été formé de ton sang?
On a vu souvent des athées
Estimables dans leurs erreurs;
Leurs opinions infectées
N'avaient point corrompu leurs moeurs.
Spinosa fut toujours fidèle
A la loi pure et naturelle
Du Dieu qu'il avait combattu;
Et ce Desbarreaux qu'on outrage ,
S'il n'eut pas les clartés du sage,
En eut le coeur et la vertu.
Je sentirais quelque indulgence
Pour un aveugle audacieux
Qui nierait l'utile existence
De l'astre qui brille à mes yeux.
Ignorer ton être suprême,
Grand Dieu! c'est un moindre blasphème,
Et moins digne de ton courroux,
Que de te croire impitoyable,
De nos malheurs insatiable,
Jaloux, injuste comme nous.
Lorsqu'un dévot atrabilaire,
Nourri de superstition,
A, par cette affreuse chimère,
Corrompu sa religion,

Le voilà stupide et farouche;
Le fiel découle de sa bouche,
Le Fanatisme arme son bras;
Et, dans sa piété profonde,
Sa rage immolerait le monde
A son Dieu, qu'il ne connaît pas.
Ce sénat proscrit dans la France,
Cette infâme Inquisition,
Ce tribunal où l'ignorance
Traîna si souvent la raison;
Ces Midas en mitre, en soutane,
Au philosophe de Toscane
Sans rougir ont donné des fers.
Aux pieds de leur troupe aveuglée,
Abjurez, sage Galilée,
Le système de l'univers.
Écoutez ce signal terrible
Qu'on vient de donner dans Paris ;
Regardez ce carnage horrible,
Entendez ces lugubres cris;
Le frère est teint du sang du frère,
Le fils assassine son père,
La femme égorge son époux;
Leurs bras sont armés par des prêtres.
O ciel! sont-ce là les ancêtres
De ce peuple léger et doux?
Jansénistes et molinistes,

Vous qui combattez aujourd'hui
Avec les raisons des sophistes,
Leurs traits, leur bile, et leur ennui,
Tremblez qu'enfin votre querelle
Dans vos murs un jour ne rappelle
Ces temps de vertige et d'horreur;
Craignez ce zèle qui vous presse:
On ne sent pas dans son ivresse
Jusqu'où peut aller sa fureur.
Malheureux, voulez-vous entendre
La loi de la religion?
Dans Marseille il fallait l'apprendre
Au sein de la contagion,
Lorsque la tombe était ouverte,
Lorsque la Provence, couverte
Par les semences du trépas,
Pleurant ses villes désolées
Et ses campagnes dépeuplées,
Fit trembler tant d'autres États.
Belsunce , pasteur vénérable,
Sauvait son peuple périssant;
Langeron, guerrier secourable,
Bravait un trépas renaissant;
Tandis que vos lâches cabales
Dans la mollesse et les scandales
Occupaient votre oisiveté
De la dispute ridicule

Et sur Quesnel et sur la bulle ,
Qu'oubliera la postérité.
Pour instruire la race humaine
Faut-il perdre l'humanité?
Faut-il le flambeau de la Haine
Pour nous montrer la Vérité?
Un ignorant, qui de son frère
Soulage en secret la misère,
Est mon exemple et mon docteur;
Et l'esprit hautain qui dispute,
Qui condamne, qui persécute,
N'est qu'un détestable imposteur.

ODE XV.

SUR LA MORT

DE S. A. S. MME LA PRINCESSE DE BAREITH .

(1759)

Lorsqu'en des tourbillons de flamme et de fumée
Cent tonnerres d'airain, précédés des éclairs,
De leurs globes brûlants renversent une armée;
Quand de guerriers mourants les sillons sont couverts,
Tous ceux qu'épargna la foudre,
Voyant rouler dans la poudre
Leurs compagnons massacrés,

Sourds à la Pitié timide,
Marchent d'un pas intrépide
Sur leurs membres déchirés.
Ces féroces humains, plus durs, plus inflexibles
Que l'acier qui les couvre au milieu des combats,
S'étonnent à la fin de devenir sensibles,
D'éprouver la pitié qu'ils ne connaissaient pas,
Lorsque la Mort en silence
D'un pas terrible s'avance
Vers un objet plein d'attraits,
Quand ces yeux qui dans les âmes
Lançaient les plus douces flammes
Vont s'éteindre pour jamais.
Une famille entière, interdite, éplorée,
Se presse en gémissant vers un lit de douleurs:
La victime l'attend, pâle, défigurée,
Tendant une main faible à ses amis en pleurs.
Tournant en vain la paupière
Vers un reste de lumière
Qu'elle gémit de trouver ,
Elle présente sa tête;
La faux redoutable est prête,
Et la Mort va la lever.
Le coup part, tout s'éteint: c'en est fait, il ne reste
De tant de dons heureux, de tant d'attraits si chers,
De ces sens animés d'une flamme céleste,
Qu'un cadavre glacé, la pâture des vers.

Ce spectacle lamentable,
Cette perte irréparable
Vous frappe d'un coup plus fort
Que cent mille funérailles
De ceux qui, dans les batailles,
Donnaient et souffraient la mort.
O Bareith! ô vertu! ô grâces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice, et sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine, et d'horreur,
Les nations acharnées
De leurs haines forcenées
Suspendirent les fureurs;
Les discordes s'arrêtèrent;
Tous les peuples s'accordèrent
A t'honorer de leurs pleurs.
De la douce Vertu tel est le sûr empire;
Telle est la digne offrande à tes mânes sacrés.
Vous qui n'êtes que grands, vous qu'un flatteur admire,
Vous traitons-nous ainsi lorsque vous expirez?
La mort que Dieu vous envoie
Est le seul moment de joie
Qui console nos esprits.
Emportez, âmes cruelles,
Ou nos haines éternelles,
Ou nos éternels mépris.
Mais toi dont la vertu fut toujours secourable,

Toi dans qui l'héroïsme égala la bonté,
Qui pensais en grand homme, en philosophe aimable,
Qui de ton sexe enfin n'avais que la beauté,
Si ton insensible cendre
Chez les morts pouvait entendre
Tous ces cris de notre amour,
Tu dirais dans ta pensée:
Les dieux m'ont récompensée
Quand ils m'ont ôté le jour.
C'est nous, tristes humains, nous qui sommes à plaindre,
Dans nos champs désolés et sous nos boulevards,
Condamnés à souffrir, condamnés à tout craindre
Des serpents de l'Envie et des fureurs de Mars.
Les peuples foulés gémissent,
Les arts, les vertus périssent,
On assassine les rois;
Tandis que l'on ose encore,
Dans ce siècle que j'abhorre,
Parler de mœurs et de lois!
Hélas! qui désormais dans une cour paisible
Retiendra sagement la Superstition,
Le sanglant Fanatisme, et l'Athéisme horrible,
Enchaînés sous les pieds de la Religion?
Qui prendra pour son modèle
La loi pure et naturelle
Que Dieu grava dans nos coeurs?
Loi sainte, aujourd'hui proscrite

Par la fureur hypocrite
D'ignorants persécuteurs!
Des tranquilles hauteurs de la philosophie
Ta pitié contemplait avec des yeux sereins
Ces fantômes changeants du songe de la vie,
Tant de travaux détruits, tant de projets si vains;
Ces factions indociles
Qui tourmentent dans nos villes
Nos citoyens obstinés;
Ces intrigues si cruelles
Qui font des cours les plus belles
Un séjour d'infortunés.
Du temps qui fuit toujours tu fis toujours usage:
O combien tu plaignais l'infâme oisiveté
De ces esprits sans goût, sans force, et sans courage,
Qui meurent pleins de jours, et n'ont point existé!
La vie est dans la pensée
Si l'âme n'est exercée,
Tout son pouvoir se détruit;
Ce flambeau sans nourriture
N'a qu'une lueur obscure,
Plus affreuse que la nuit.
Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et maîtrisant la peur,
L'un par l'autre animés aux combats sanguinaires,
Fuiriez si vous l'osiez, et mourez par honneur;
Une femme, une princesse,

Dans sa tranquille sagesse
Du sort dédaignant les coups,
Souffrant ses maux sans se plaindre,
Voyant la mort sans la craindre,
Était plus brave que vous.
Mais qui célébrera l'amitié courageuse,
Première des vertus, passion des grands coeurs,
Feu sacré dont brûla ton âme généreuse,
Qui s'épurait encore au creuset des malheurs?
Rougissez, âmes communes,
Dont les diverses fortunes
Gouvernent les sentiments,
Frêles vaisseaux sans boussole,
Qui tournez au gré d'Éole,
Plus légers que ses enfants.
Cependant elle meurt, et Zoïle respire!
Et des lâches Séjans un lâche imitateur
A la vertu tremblante insulte avec empire;
Et l'hypocrite en paix sourit au délateur!
Le troupeau faible des sages,
Dispersé par les orages,
Va périr sans successeurs;
Leurs noms, leurs vertus, s'oublent,
Et les enfers multiplient
La race des oppresseurs.
Tu ne chanteras plus, solitaire Sylvandre,
Dans ce palais des arts où les sons de ta voix

Contre les préjugés osaient se faire entendre,
 Et de l'humanité faisaient parler les droits;
 Mais, dans ta noble retraite,
 Ta voix, loin d'être muette,
 Redouble ses chants vainqueurs,
 Sans flatter les faux critiques,
 Sans craindre les fanatiques,
 Sans chercher des protecteurs.
 Vils tyrans des esprits, vous serez mes victimes,
 Je vous verrai pleurer à mes pieds abattus;
 A la postérité je peindrai tous vos crimes
 De ces mâles crayons dont j'ai peint les vertus.
 Craignez ma main raffermie:
 A l'opprobre, à l'infamie,
 Vos noms seront consacrés,
 Comme le sont à la gloire
 Les enfants de la Victoire
 Que ma muse a célébrés.

NOTE DE M. MORZA

SUR L'ODE PRÉCÉDENTE .

La princesse à qui on a élevé ce monument en méritait un plus beau, et les monstres dont on daigne parler à la fin de cette ode méritent une punition plus sévère.

Dans les beaux jours de la littérature, il y avait, à la vérité, de plats critiques comme aujourd'hui. Claveret écrivait contre Corneille; Subligny et Visé attaquaient toutes les pièces de Racine; chaque siècle a eu ses Zoïles et ses Garasses: mais on ne vit jamais que dans nos jours une troupe infâme de délateurs vomir hardiment leurs impostures, et en inventer encore de nouvelles quand les premières ont été confondues; cabaler insolemment, attaquer jusque dans les tribunaux les gens de lettres dont ils ne peuvent attaquer la gloire; porter l'audace de la calomnie jusqu'à les accuser de penser en secret tout le contraire de ce qu'ils écrivent en public et vouloir rendre odieux, par leurs imputations, le nom respectable de philosophe.

La manie de ces délations a été poussée au point de dire et d'imprimer que les philosophes sont dangereux dans un État.

Et qui sont ces hardis délateurs? tantôt c'est un pédant jésuite qui compromet la société dont il est, et qui ose parler de morale, tandis que ses confrères sont accusés et punis d'un parricide; tantôt c'est le factieux auteur d'une gazette nommée Ecclésiastique, qui, pour quelques écus par mois, a calomnié les Buffon, les Montesquieu, et jusqu'à un ministre d'État (M. d'Argenson), auteur d'un livre excellent sur une partie du droit public. C'est une troupe d'écrivains affamés qui se vantent de défendre le christianisme à quinze sous par tome, qui accusent d'irréligion le sage et savant auteur des Essais sur Paris, et qui enfin sont forcés de lui demander pardon juridiquement .

C'est surtout le misérable auteur d'un libelle intitulé l'Oracle des philosophes , qui prétend avoir été admis à la table d'un homme qu'il n'a jamais vu, et dans l'antichambre duquel il ne serait pas souffert; qui se vante d'avoir été dans un château, lequel n'a jamais existé; et qui, pour prix du bon accueil qu'il dit avoir reçu dans cette seule maison en sa vie, divulgue les secrets qu'il suppose lui avoir été confiés dans cette maison... Ce polisson, nommé Guyon, se donne ainsi lui-même de gaieté de coeur pour un malhonnête homme. N'ayant point d'honneur à perdre, il ne songe qu'à regagner par le débit d'un mauvais libelle l'argent qu'il a perdu à l'impression de ses mauvais livres. L'opprobre le couvre, et il ne le sent pas; il ne sent que le dépit honteux de n'avoir pu même vendre son libelle. C'est donc à cet excès de turpitude qu'on est parvenu dans le métier d'écrivain!

Ces valets de libraires, gens de la lie du peuple et la lie des auteurs, les derniers des écrivains inutiles, et par conséquent les derniers des hommes, sont ceux qui ont attaqué le roi, l'État, et l'Église, dans leurs feuilles scandaleuses écrites en faveur des convulsionnaires. Ils fabriquent leurs impostures, comme les filous commettent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeant continuellement de nom et de demeure, associés à des recéleurs, fuyant à tout moment la justice, et, pour comble d'horreur, se couvrant du manteau de la religion, et, pour comble de ridicule, se persuadant qu'ils lui rendent service.

Ces deux partis, le janséniste et le moliniste, si fameux longtemps dans Paris, et si dédaignés dans l'Europe, fournissent des deux côtés les plumes vénales dont le public est si fatigué; ces champions de la folie, que l'exemple des sages et les soins paternels du souverain n'ont pu réprimer, s'acharnent l'un contre l'autre avec toute l'absurdité de nos siècles de barbarie, et tout le raffinement d'un temps également éclairé dans la vertu et dans le crime; et, après s'être ainsi déchirés, ils se jettent sur les philosophes: ils attaquent la raison, comme des brigands réunis volent un honnête homme pour partager ses dépouilles.

Qu'on me montre dans l'histoire du monde entier un philosophe qui ait ainsi troublé la paix de sa patrie: en est il un seul depuis Confucius jusqu'à nos jours, qui ait été coupable, je ne dis pas de cette rage de parti et de ces excès monstrueux mais de la moindre cabale contre les puissances, soit séculières, soit ecclésiastiques? Non, il n'y en eut jamais, et il n'y en aura jamais. Un philosophe fait son premier devoir d'aimer son prince et sa patrie; il est attaché à sa religion sans s'élever outrageusement contre celles des autres peuples; il gémit de ces disputes insensées et fatales qui ont coûté autrefois tant de sang, et qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatique allume la discorde, et le philosophe l'éteint. Il étudie en paix la nature; il paye gaiement les contributions nécessaires à l'État; il regarde ses maîtres comme les députés de Dieu sur la terre, et ses concitoyens comme ses frères: bon mari, bon père, bon maître, il cultive l'amitié; il sait que, si l'amitié est un

besoin de l'âme, c'est le plus noble besoin des âmes les plus belles, que c'est un contrat entre les coeurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, et qui nous impose les obligations les plus chères: il est persuadé que les méchants ne peuvent aimer.

Ainsi le philosophe, fidèle à tous ses devoirs, se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable; s'il est riche, il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes, comme tous les hommes en font, il s'en repent, et il se corrige. S'il a écrit librement dans sa jeunesse, comme Platon, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ses ennemis, et en implorant la miséricorde de l'Être suprême.

Qu'il soit du sentiment de Leibnitz sur les monades et sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires; qu'il admette les idées innées, avec Descartes, ou qu'il voie tout dans le Verbe, avec Malebranche; qu'il croie au plein, qu'il croie au vide, ces innocentes spéculations exercent son esprit, et ne peuvent nuire en aucun temps à aucun homme. Mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux et absurdes redoutent son mépris; et voilà la source secrète et véritable de cette persécution qu'on a suscitée quelquefois aux plus pacifiques et aux plus estimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthousiastes, les fourbes, les pédants orgueilleux, ont si souvent étourdi le monde de leurs clameurs; ils ont frappé à toutes les portes; ils ont pénétré chez les personnes les plus respectables; ils les ont séduites, ils ont animé la vertu même contre la vertu; et un sage a été quelquefois tout étonné d'avoir persécuté un sage.

Quand l'évêque irlandais Berkeley se fut trompé sur le calcul différentiel, et que le célèbre Jurin eut confondu son erreur, Berkeley écrivit que les géomètres n'étaient pas chrétiens; quand Descartes eut trouvé de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, Descartes fut accusé juridiquement d'athéisme; dès que ce même philosophe eut adopté les idées innées, nos théologiens l'anathématisèrent pour s'être écarté de l'opinion d'Aristote et de l'axiome de l'école que rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens. Cinquante ans après, la mode changea; ils traitèrent de matérialistes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'Aristote et de l'école.

A peine Leibnitz eut-il proposé son système, rédigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crièrent qu'il introduisait le fatalisme, qu'il renversait la créance de la chute de l'homme, qu'il détruisait les fondements de la religion chrétienne. D'autres philosophes ont-ils combattu le système de Leibnitz, on leur a dit: Vous insultez la Providence.

Lorsque milord Shaftesbury assura que l'homme était né avec l'instinct de la bienveillance pour ses semblables, on lui imputa de nier le péché originel. D'autres, ont-ils écrit que l'homme est né avec l'instinct de l'amour-propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainsi, quelque parti qu'ait pris un philosophe, il a toujours été en butte à la calomnie, fille de cette jalousie secrète dont tant d'hommes sont animés, et que personne n'avoue. Enfin de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le jésuite Hardouin a traité d'athées les Pascal, les Nicole, les Arnauld, et les Malebranche?

Qu'on fasse ici une réflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres, et nos législateurs, ne connurent jamais la fureur absurde qui nous dévore; il n'y a pas dans l'histoire romaine un seul exemple d'un citoyen romain opprimé pour ses opinions; et nous, sortis à peine de la barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres dès que nous

avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des réalistes et des nominaux, depuis Ramus assassiné par les écoliers de l'université de Paris pour venger Aristote, jusqu'à Galilée emprisonné, et jusqu'à Descartes banni d'une ville batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, et de quoi se déterminer à les fuir.

Ces coups ne paraissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs dédaignés ou écrasés pendant leur vie par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur; mais il est trop certain que si vous rétrécissez le génie, vous abâtardissez bientôt une nation entière. Qu'était l'Angleterre avant la reine Élisabeth, dans le temps qu'on employait l'autorité sur la prononciation de l'épsilon? L'Angleterre était alors la dernière des nations policées en fait d'arts utiles et agréables, sans aucun bon livre, sans manufactures, négligeant jusqu'à l'agriculture, et très faible même dans sa marine; mais dès qu'on laissa un libre essor au génie, les Anglais eurent des Spenser, des Shakespeare, des Bacon, et enfin des Locke et des Newton.

On sait que tous les arts sont frères, que chacun d'eux en éclaire un autre, et qu'il en résulte une lumière universelle. C'est par ces mutuels secours que le génie de l'invention s'est communiqué de proche en proche; c'est par là qu'enfin la philosophie a secouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par là que les Anglais sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune nation, et à s'enrichir par la science de l'agriculture comme par celle de la marine; le même génie entreprenant et persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur fait aussi écrire des livres de philosophie plus profonds. La devise du célèbre ministre d'État, Walpole, *fari quae sentiat*, est la devise des philosophes anglais. Ils marchent plus ferme et plus loin que nous dans la même carrière; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y tel livre français qui nous étonne par sa hardiesse, et qui paraîtrait écrit avec timidité s'il était confronté avec ce que vingt auteurs anglais ont écrit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle languie près de deux cents ans dans une décadence déplorable? C'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un philosophe italien d'oser regarder la vérité à travers un télescope; de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, et que le blé ne pourrait point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au temps de Muratori et de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser; les Français n'ont osé penser qu'à demi; et les Anglais, qui ont volé jusqu'au ciel, parce qu'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les précepteurs des nations. Nous leur devons tout, depuis les lois primitives de la gravitation, depuis le calcul de l'infini, et la connaissance précise de la lumière, si vainement combattue, jusqu'à la nouvelle charrue et à l'insertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudrait savoir un peu mieux distinguer le dangereux et l'utile, la licence et la sage liberté, abandonner l'école à son ridicule, et respecter la raison. Il a été plus facile aux Hérules, aux Vandales, aux Goths, et aux Francs, d'empêcher la raison de naître, qu'il ne le serait aujourd'hui de lui ôter sa force quand elle est née. Cette raison épurée, soumise à la religion et à la loi, éclaire enfin ceux qui abusent de l'une et de l'autre; elle pénètre lentement, mais sûrement; et au bout d'un demi-siècle une nation est surprise de ne plus ressembler à ses barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté et dans l'ignorance, peuple si aisé à enflammer et si difficile à instruire, qui courez des farces du cimetière de Saint-Médard aux farces de la foire; qui vous passionnez tantôt

pour un Quesnel, tantôt pour une actrice de la Comédie italienne; qui élevez une statue en un jour, et lendemain la couvrez de boue; peuple qui dansez et chantez en murmurant, sachez que vous vous seriez égorgé sur la tombe du diacre ou sous-diacre Pâris, et dans vingt autres occasions aussi belles, si les philosophes n'avaient, depuis environ soixante ans, adouci un peu les moeurs, en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (et eux seuls) qui ont éteint enfin les bûchers, et détruit les échafauds où l'on immolait autrefois et le prêtre Jean Hus, et le moine Savonarole, et le chancelier Thomas Morus, et le conseiller Anne du Bourg, et le médecin Michel Servet, et l'avocat général de Hollande Barneveldt, et la maréchale d'Ancre, et le pauvre Morin, qui n'était qu'un imbécile, et Vanini même, qui n'était qu'un fou argumentant contre Aristote, et tant d'autres victimes enfin dont les noms seuls feraient un immense volume: registre sanglant de la plus infernale superstition et de la plus abominable démente (1761 et 1759).

Addition nouvelle de M. Morza sur ce vers de la huitième strophe:

On assassine les rois.

On se souvient de ceux qui, aux pieds d'une Vierge Marie très fêtée en Pologne, et dont il est difficile à un Français de prononcer le nom, firent serment, en 1771, d'assassiner le roi; ils remplirent leur serment, autant qu'ils purent, avec le secours de la bonne mère.

Les philosophes qui avaient obtenu du révérend père Malagrida, du révérend père Mathos, et du révérend père Alexandre, en confession, la permission de tirer des coups de fusil par derrière au roi de Portugal, n'étaient-ils pas aussi de très savants hommes, et qui savaient leur Lucrece par coeur?

Si Damiens n'étudia point en philosophie, il est avéré du moins qu'il étudia en théologie, car il répondit dans ses interrogatoires, page 135: « Quel motif l'a déterminé? A dit: La religion; » et page 405: « Qu'il a cru faire une oeuvre méritoire; que c'étaient tous ces prêtres qu'il entendait qui le disaient dans le palais. »

Voilà les mêmes réponses qu'ont faites tous les assassins de tant de princes, en remontant depuis Damiens jusqu'au pieux Aod, qui vint enfoncer de la main gauche un poignard jusqu'au manche dans le ventre de son roi Églon, de la part du Seigneur.

Et, après ces exemples, de pauvres philosophes oseraient se plaindre que de petits abbés leur disent des sottises (1773)!

ODE XVI.

A LA VÉRITÉ.

(1766)

Vérité, c'est toi que j'implore;

Soutiens ma voix, dicte mes vers.
C'est toi qu'on craint et qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent sur la justice;
Sous tes pieds tombe l'artifice,
Par la main du Temps abattu:
Témoin sacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace et la vertu.
Qu'un autre en sa fougue hautaine,
Insultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Césars;
Qu'en adoptant l'erreur commune,
Il n'impute qu'à la fortune
Les succès des plus grands guerriers,
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence satirique
Pense avoir flétri les lauriers.
Illustres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux
Avez renversé par la guerre
D'autres brigands moins courageux,
Je vous hais; mais je vous admire:
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a sur nos esprits;
Ce sont les tyrans sans courage

A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur et du mépris.
Kouli-Kan ravage l'Asie,
Mais en affrontant le trépas:
Tout mortel a droit sur sa vie;
Qu'il expire sous mille bras;
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Gustave
Ailleurs eût rampé sous ses lois;
Et, dans ces fameuses journées
Au droit du glaive destinées,
Tout soldat est égal aux rois.
Mais que ce fourbe sanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils ,
Cet hypocrite atrabilaire,
Entouré d'esclaves hardis,
Entre les bras de sa maîtresse
Plongé dans la flatteuse ivresse
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers déroband sa tête,
Envoie en cent lieux la tempête,
Les fers, la discorde, et la mort:
Que Borgia, sous sa tiare
Levant un front incestueux,
Immole à sa fureur avare
Tant de citoyens vertueux,
Et que la sanglante Italie

Tremble, se taise, et s'humilie
Aux pieds de ce tyran sacré:
O terre! ô peuples qu'il offense!
Criez au ciel, criez vengeance;
Armez l'univers conjuré.
O vous tous qui prétendez être
Méchants avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître:
Qu'est-ce donc que la Vérité?
S'il est un magistrat injuste,
Il entendra la voix auguste
Qui contre lui va prononcer;
Il verra sa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidèle
Que le temps ne peut effacer.
Quel est parmi nous le barbare?
Ce n'est point le brave officier
Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier:
C'est un pédant morne et tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécile,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Molé vénérables
Le droit de juger ses semblables,
Pour l'avoir jadis acheté.
Arrête, âme atroce, âme dure,
Qui veux dans tes graves fureurs

Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des coeurs.
Torture! usage abominable
Qui sauve un robuste coupable,
Et qui perd le faible innocent,
Du faite éternel de son temple
La Vérité qui vous contemple
Détourne l'oeil en gémissant.
Vérité, porte à la Mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle et fatale histoire
Du supplice affreux des Calas;
Mais dis qu'un monarque propice,
En foudroyant cette injustice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprètes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la justice, et tremblez.
Qu'il est beau, généreux d'Argence ,
Qu'il est digne de ton grand coeur
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'Amitié chancelante
Resserre sa pitié prudente;
Son coeur glacé n'ose s'ouvrir;
Son zèle est réduit à tout craindre:
Il est cent amis pour nous plaindre,

Et pas un pour nous secourir.
Quel est ce guerrier intrépide?
Aux assauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide:
Qui sait mourir n'ose parler.
La Germanie et l'Angleterre
Par cent mille coups de tonnerre
Ne lui font pas baisser les yeux:
Mais un mot, un seul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'est qu'un esclave ambitieux.
Imitons les moeurs héroïques
De ce ministre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques
A le coeur, la tête, et le bras;
Qui pense et parle avec courage,
Qui de la Fortune volage
Dédaigne les dons passagers,
Qui foule aux pieds la calomnie,
Et qui sait mépriser l'envie,
Comme il méprisa les dangers .

LE POUR ET LE CONTRE

A MADAME DE RUPELMONDE

(1722)

Tu veux donc, belle Uranie ,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
Aux superstitions j'arrache le bandeau ;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et que ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens,
De ma religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égarements
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Viens, pénètre avec moi, d'un pas respectueux,
Les profondeurs du sanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce, et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père:
On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa des humains à lui-même semblables,
Afin de les mieux avilir;
Il nous donna des coeurs coupables,

Pour avoir droit de nous punir;
Il nous fit aimer le plaisir,
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à son image:
On l'en voit soudain repentir,
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage.
Aveugle en ses bienfaits, aveugle en son courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de submerger le monde,
Ce monde qu'en six jours il forma du néant.
Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent:
Non il tire de la poussière
Une race d'affreux brigands,
D'esclaves sans honneur, et de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorants
Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères?
Va-t-il dans le chaos plonger les éléments?
Écoutez; ô prodige! ô tendresse! ô mystères!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants.
Il est un peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,

Et l'éternel mépris des autres nations:
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance;
Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Longtemps, vil ouvrier, le rabot a la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen,
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous,
N'était-il pas d'un prix assez noble, assez rare,
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile!
Quoi! l'on me vantera sa clémence facile,
Quand remontant au ciel il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes,
Et quand, par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,
Sur ses derniers enfants l'erreur d'un premier père;
Il en demande compte a cent peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge;
Il punit au fond des enfers

L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer et sauver l'univers!
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées
Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix?
Je ne reconnais point a cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer:
Je croirais le déshonorer
Par une telle insulte et par un tel hommage.
Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive et sincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire;
Mon coeur est ouvert à tes yeux:
L'insensé te blasphème, et moi, je te révère;
Je ne suis pas chrétien mais c'est pour t'aimer mieux.
Cependant quel objet se présente a ma vue!
Le voila, c'est le Christ, puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue
L'étendard de sa mort, la croix brille à mes yeux.
Sous ses pieds triomphants la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il sort victorieux:

Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles;
Tu leur promet des biens plus grands que leurs désirs;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est a toi de chercher l'obscur vérité,
A toi, que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle;
Crois que de ton esprit la naïve candeur
Ne sera point l'objet de sa haine immortelle

DISCOURS EN VERS

SUR

L'HOMME

(1734)

AVERTISSEMENT

POUR LES DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME.

Les trois premiers sont de l'année 1734; les quatre derniers sont de l'année 1737.

Le premier prouve l'égalité des conditions, c'est-à-dire qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales;

Le second, que l'homme est libre, et qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur;

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie;

Le quatrième, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout;

Le cinquième, que le plaisir vient de Dieu;

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, et que l'homme n'a point à se plaindre de son état;

Le septième, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, et non pas dans de vaines pratiques de mortification.

DISCOURS EN VERS

SUR L'HOMME

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, sage Ariston d'un oeil d'indifférence
 La grandeur tyrannique et la fière opulence;
 Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
 Ce monde est un grand bal où des fous, déguisés
 Sous les risibles noms d'Éminence et d'Altesse,
 Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
 En vain des vanités l'appareil nous surprend:
 Les mortels sont égaux ; leur masque est différent.

Nos cinq sens imparfaits donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance?
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

« Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre!

N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis courbé sur son bureau
Vaut-elle une princesse auprès du trône assise?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'église
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou vert
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après laude ou matine,
De son prieur cloîtré vingt coups de discipline?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux? »

Non: Dieu serait injuste; et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.

« Être heureux comme un roi », dit le peuple hébété:

Hélas! pour le bonheur que fait la majesté?

En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;

Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.

Son favori sur moi jette à peine un coup d'oeil.

Animal composé de bassesse et d'orgueil,

Accablé de dégoûts, en inspirant l'envie,

Tour à tour on t'encense et l'on te calomnie.

Parle; qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?

Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre Observatoire,

Un jour, en consultant leur céleste grimoire,

Des enfants d'Uranie un essaim curieux,

D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,

Observait les secrets du monde planétaire.

Un rustre s'écria: « Ces sorciers ont beau faire,

Les astres sont pour nous aussi bien que pour eux. »

On en peut dire autant du secret d'être heureux;

Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,

En est tout aussi près au fond de son village

Que le fat important qui pense le tenir,

Et le triste savant qui croit le définir.

On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore

Nous étions tous égaux: nous le sommes encore;

Avoir les mêmes droits à la félicité,

C'est pour nous la parfaite et seule égalité.

Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres

Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,

Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galants qu'a chantés Fontenelle:
Ce n'est point Timarette et le tendre Tyrcis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines;
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première.
Je les vois, haletants et couverts de poussière,
Braver, dans ces travaux chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse et rustique
Gaîment de Pellegrin détonne un vieux cantique .
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son coeur, assourdit ses oreilles:
Il ne désire point ces plaisirs turbulents;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle;
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, et vernis par Martin ,
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse et haï par sa femme,

Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte Églé qui l'aimait pour Chloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit,
Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle;
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'Hébert vend à crédit pour tromper tant de belles:
Sans tous ces riens brillants il peut toucher un coeur;
Il n'en a pas besoin: c'est le fard du bonheur.
L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élané dans les nues;
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plaît en mugissant;
Au retour du printemps la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est quelque autre espèce ou plus ou moins parfaite?
Eh! qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présents,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?
« Mais quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux? »

Non, sans doute; et Thamas qu'un esclave détrône,
Ce vizir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses lois retenu l'Angleterre;
Dufresny, moins prodigue, et docile au bon sens,
N'eût point dans la misère avili ses talents.
Tout est égal enfin: la cour a ses fatigues,
L'Église a ses combats, la guerre a ses intrigues
Le mérite modeste est souvent obscurci;
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait ou l'infortune ou la félicité.
 Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence:
Que d'honneurs! disait-il, que d'éclat! que de bien!
Que Crésus est heureux! il a tout, et moi rien.
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie:
De ses vils courtisans il est abandonné;
Il fuit, on le poursuit; il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses.
Il pleure: il aperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,

Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
 O Jupiter! dit-il, ô sort inexorable!
 Irus est trop heureux, je suis seul misérable.
 Ils se trompaient tous deux; et nous nous trompons tous.
 Ah! du destin d'autrui ne soyons point jaloux;
 Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
 Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abîme.
 La joie est passagère, et le rire est trompeur .
 Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
 En tous lieux, en tous temps, dans toute la nature,
 Nulle part tout entier, partout avec mesure,
 Et partout passager, hors dans son seul auteur.
 Il est semblable au feu dont la douce chaleur
 Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
 Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
 Va rougir le corail dans le sable des mers,
 Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers .
 Le ciel, en nous formant, mélangea notre vie
 De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
 De moments de plaisirs, et de jours de tourments:
 De notre être imparfait voilà les éléments;
 Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
 Et Dieu nous pesa tous dans la même balance .

DEUXIÈME DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ .

On entend par ce mot Liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a et ne peut

y avoir d'autre Liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie Puissance.

Dans le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine?

Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Éclairer d'un mondain l'âme simple et grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux
Qui dans sa chaire assis pense être au-dessus d'eux,
Et, le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.

« Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire.

Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi:
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant:
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant;
Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime;
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même.
Il conçut, il voulut, et l'univers naquit:
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah! sans la liberté que seraient donc nos âmes?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous:
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines ,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ces brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre il n'est plus de justice.

Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice:
 Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
 Et ce chaos du monde est fait pour les méchants.
 L'opresseur insolent, l'usurpateur avare,
 Cartouche, Miriwits , ou tel autre barbare,
 Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
 Dira: « Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
 Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
 Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole. »
 C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
 Serait l'auteur du trouble et le dieu des forfaits.
 Les tristes partisans de ce dogme effroyable
 Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable? »
 J'étais à ce discours tel qu'un homme enivré
 Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
 Et dont la clignotante et débile paupière
 Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
 J'osai répondre enfin d'une timide voix:
 « Interprète sacré des éternelles lois,
 Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse?
 Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
 Il le suit, il s'égaré; et, toujours combattu,
 Il embrasse le crime en aimant la vertu.
 Pourquoi ce roi du monde, et si libre, et si sage,
 Subit-il si souvent un si dur esclavage? »
 L'esprit consolateur à ces mots répondit:
 « Quelle douleur injuste accable ton esprit?

La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie:
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Égale en tout état, en tout temps, en tout lieu?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu .
Quoi! dans cet océan cet atome qui nage
Dira: « L'immensité doit être mon partage. »
Non; tout est faible en toi, changeant et limité,
Ta force, ton esprit, tes talents, ta beauté.
La nature en tout sens a des bornes prescrites;
Et le pouvoir humain serait seul sans limites!
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue.
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps:
Mais quoi! par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie;
On te voit revenir des portes de la mort
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort.
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame:
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies,
Hélas! combien le cœur a-t-il de maladies!
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi:

Prends ce livre sensé, consulte cet ami
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage);
Voilà l'Helvétius , le Silva, le Vernage ,
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin:
Entends comme il consulte, approuve, délibère;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et le veut corriger.
Il le croyait donc libre? Oui, sans doute et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système;
Il mentait à son coeur en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer:
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles;
Ferme en tes sentiments et simple dans ton coeur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur;
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère:

Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;

Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui.

Ainsi parlait la voix de ce sage suprême.

Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même:

J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,

Des secrets réservés pour les peuples des cieux;

Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,

L'éternité, le temps, le ressort, la lumière:

Étranges questions, qui confondent souvent

Le profond S'Gravesande et le subtil Mairan ,

Et qu'expliquait en vain dans ses doctes chimères

L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.

Mais déjà, s'échappant à mon oeil enchanté,

Il volait au séjour où luit la vérité.

Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre

Les secrets du Très-Haut que je ne puis comprendre.

Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés:

Il m'a dit: « Sois heureux! » il m'en a dit assez.

TROISIÈME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner;

Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner .

On ne le sait que trop, ces tyrans sont les vices.

Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,

Le plus lâche a la fois et le plus acharné,

Qui plonge au fond du coeur un trait empoisonné,

Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer:
Quoique enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable:
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé;
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé:
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
 J'ai vu des courtisans; ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire .
Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui;
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison quand, cherchant les batailles,
Il disait à Louis: « Je ne crains que Versailles;
Contre vos ennemis je marche sans effroi:
Défendez-moi des miens; ils sont près de mon roi. »
Coeurs jaloux! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins sont formés de la publique joie .
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent?

Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient,
Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?
Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand Dufresne et Gaussin , d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfants de son plaisir:
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin; mais ses pleurs sont de rage.
Hé bien! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton coeur,
Mets du moins a profit le chagrin qui t'anime;
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du Glorieux ,
Est-ce un affront pour toi? courage, écris, fais mieux:
Mais garde-toi surtout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes Aïeux chimériques :
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons grossiers pillés chez Rabelais.
Tôt ou tard on condamne un rimeur satirique
Dont la moderne muse emprunte un air gothique,
Et, dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot :
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.

Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur;
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage.
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger;
Érige un monument plus haut que ton trophée;
Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée.
Qu'un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan;
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale?
Par le fougueux Jurieu Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur:
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, et tout impiété:
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,
C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est spinosiste, et Locke en ses écrits
Du poison d'Épicure infecte les esprits;
Pope est un scélérat, de qui la plume impie

Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement (ô le mauvais chrétien!)
Que Dieu nous aime tous, et qu'ici tout est bien .
Cent fois plus malheureux et plus infâme encore
Est ce fripier d'écrits que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs;
Méprisable en son goût, détestable en ses moeurs;
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très bien, du moins par ses écrits.

On peut à Despréaux pardonner la satire,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire:
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqure adoucir les douleurs;
Mais pour un lourd frelon méchamment imbécile ,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille et qui choque les yeux.

Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires,
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer
Du Zeuxis des Français les savantes peintures!
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux;
Ces traits en sont plus beaux, et vous plus odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.

Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice
D'un critique modeste, et d'un vrai bel esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit pour tout jugement: « Je voudrais l'avoir fait ! »
C'est ainsi qu'un grand coeur sait penser d'un grand homme.

A la voix de Colbert Bernini vint de Rome;
De Perrault , dans le Louvre, il admira la main:
« Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie? »
Voilà le vrai mérite; il parle avec candeur:
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son coeur.
Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même:
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens;
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête;
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps:

Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
 Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
 Et de leur sang impur arroser leurs racines .

QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT,

DANS L'ÉTUDE, DANS L'AMBITION, DANS LES PLAISIRS .

A MONSIEUR HELVÉTIUS .

Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage:
 La modération est le trésor du sage;
 Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
 Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.
 Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
 A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
 La nature est ton livre, et tu prétends y voir
 Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
 La raison te conduit: avance à sa lumière;
 Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
 Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
 Là commence un abîme, il le faut respecter.
 Réaumur , dont la main si savante et si sûre
 A percé tant de fois la nuit de la nature,
 M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressorts
 L'éternel Artisan fait végéter les corps?
 Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
 N'ont jamais adouci leur cruel caractère;

Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élançe dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage du Faï , parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers ,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi;
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines ,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon coeur, et penser mon cerveau.
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie:
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie.
Courriers de la physique , Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes

Vos perches, vos secteurs, et surtout deux Laponnes,
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné;
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures.
Vous ne le savez point; votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés, sont marqués par vos traits:
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
Modérons-nous surtout dans notre ambition
C'est du coeur des humains la grande passion.

L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essayer des mépris
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitants des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse:
Pluton va raisonner à la cour de Denis;
Racine, janséniste, est auprès de Louis;
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains .
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces sirènes:
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes.
On me dit: « Je vous aime », et je crus comme un sot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris; j'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;
Et, perdant la raison, dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir.
Raisonneurs beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux, vivez toujours sans maître.
O vous, qui ramenez dans les murs de Paris

Tous les excès honteux des moeurs de Sybaris;
Qui, plongés dans le luxe, éternés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse;
Apprenez, insensés qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés:
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre:
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.

Le travail est souvent le père du plaisir:
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture:
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.

Regardez Brossoret, de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son, perdu pour lui, frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force et sans lumière;

Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux! il n'a pas le temps de désirer.
Jadis trop caressé des mains de la Mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse;
La langueur l'accabla: plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; et l'ennui détruisait l'univers.
Un dieu qui prit pitié de la nature humaine
Mit auprès du Plaisir le Travail et la Peine:
La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida ses pas;
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles:
Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête;
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un coeur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux:
Pour les coeurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,

Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures:
 Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui
 Multiplier son être, et vivre dans autrui.
 Idole d'un coeur juste, et passion du sage,
 Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage!
 Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon coeur!
 Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR .

Jusqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
 Fermer le ciel au monde, et d'un ton despotique
 Damnant le genre humain, qu'il prétend convertir,
 Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
 Sur les pas de Calvin, ce fou sombre et sévère
 Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
 Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
 D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
 Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
 Je cherche un roi plus doux, et de plus doux ministres.
 Timon se croit parfait depuis qu'il n'aime rien:
 Il faut que l'on soit homme avant d'être chrétien.
 Je suis homme, et d'un Dieu je chéris la clémence.
 Mortels, venez à lui, mais par reconnaissance.
 La nature, attentive à remplir vos désirs,
 Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
 Nul encor n'a chanté sa bonté tout entière:

Par le seul mouvement il conduit la matière;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains .
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence;
Par lui le corps agit, le coeur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que, vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des moments plus doux
t produire un autre être, à revivre après vous;
Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur.
Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu.
Que dis-je? à vos plaisirs! c'est à la douleur même
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos coeurs répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,

D'une voix salubre incessamment nous crie:
Ménagez, défendez, conservez votre vie.
Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné;
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats; c'est un don de Dieu même.
Tout amour vient du ciel: Dieu nous chérit, il s'aime;
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis:
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme;
Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.
Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a, par bonté, donné les passions :
Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains point un coeur maître de soi,
Qui, tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant,
Fuit les plaisirs permis pour un plaisir plus grand.
Mais que, fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, et la société:
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde;
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.

Le ciel nous fit un coeur, il lui faut des désirs.

Des stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être:
Dieu, si nous l'en croyons, serait servi par nous
Ainsi qu'en son sérail un musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie
Que le fer a privés des sources de la vie .

Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité!
Ne connaissez-vous point les filles de Pélée?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans:
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent;
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés ,
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.
Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Épictète et Pétrone.

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines:
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours:
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.

Dieu des êtres pensants, Dieu des coeurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude:
Voilà mes passions; mon âme en tous les temps
Goûta de leurs attrait les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares ,
Des lois des nations violateurs avarés,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile.
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux:
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

SIXIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DE L'HOMME.

« La voix de la vertu préside à tes concerts:
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.

Montre l'homme à mes yeux: honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer,
Despréaux et Pascal en ont fait la satire;
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu;
Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à Dieu:
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature!
Sois l'Oedipe nouveau de cette énigme obscure.
Chacun a dit son mot, on a longtemps rêvé;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?
« Je sais bien qu'à souper, chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule
Là, pour tout argument, quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins,
Autre temps, autre étude; et la raison sévère
Trouve accès à son tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de son coeur on se plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble et séduit: est-on seul, on est sage.
Je veux l'être; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de son roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits et du monde sensible;
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers. »
Vous me pressez en vain; cette vaste science,

Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit, resserré sous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglais.
Pope a droit de tout dire, et moi je dois me taire.
A Bourge un bachelier peut percer ce mystère;
Je n'ai point mes degrés, et je ne prétends pas
Hasarder pour un mot de dangereux combats.
Écoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être Fourmont prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre chinois
Qu'un jésuite à Pékin traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre:
« Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous:
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure?
Ils y furent créés des mains de la Nature;
Ces montagnes de lard, éternels aliments,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'oeuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux et prompts à nous manger;
Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger. »

Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants, que leur laine a chargés,

Disait: « Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;

Le ciel pour nos besoins fait verdier les campagnes.

L'âne passait auprès, et, se mirant dans l'eau,

Il rendait grâce au ciel en se trouvant si beau:

« Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;

L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,

Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,

Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs;

Respectueux témoin de ma noble tendresse,

Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse;

Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux

Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.

L'homme vint, et cria: « Je suis puissant et sage;

Cieus, terres, éléments, tout est pour mon usage:

L'océan fut formé pour porter mes vaisseaux;

Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux.

Ce globe qui des nuits blanchit les sombres voiles

Croît, décroît, fuit, revient, et préside aux étoiles:

Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé

Dans les bornes du monde eût été trop serré;

Mais enfin, de ce monde et l'oracle et le maître,

Je ne suis point encor ce que je devrais être. »

Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieus

Règlent ces mouvements imparfaits à nos yeux,

En faisant tournoyer ces immenses planètes,

Disaient: « Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites. »

Puis de là sur la terre ils jetaient un coup d'oeil

Ils se moquaient de l'homme et de son sot orgueil.

Le Tien les entendit; il voulut que sur l'heure

On les fit assembler dans sa haute demeure,

Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers

Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.

« Ouvrages de mes mains, enfants du même père,

Qui portez, leur dit-il, mon divin caractère,

Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous

Je suis le centre unique où vous répondez tous.

Des destins et des temps connaissez le seul maître.

Rien n'est grand ni petit; tout est ce qu'il doit être.

D'un parfait assemblage instruments imparfaits,

Dans votre rang placés demeurez satisfaits. »

L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce

Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?

Un vieux lettré chinois, qui toujours sur les bancs

Combattit la raison par de beaux arguments,

Plein de Confucius, et sa logique en tête,

Distinguant, concluant, présenta sa requête.

« Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps?

Mes jours devraient aller par delà vingt mille ans;

Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées;

D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,

Voyager dans la lune, et réformer son cours?

Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?

Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,

Faire au moins en trois mois cent enfants à ma femme?

Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits?

▣ Tes pourquoi, dit le dieu, ne finiraient jamais:

Bientôt tes questions vont être décidées:

Va chercher ta réponse au pays des idées:

Pars. » Un ange aussitôt l'emporte dans les airs,

Au sein du vide immense où se meut l'univers,

A travers cent soleils entourés de planètes,

De lunes et d'anneaux, et de longues comètes.

Il entre dans un globe où d'immortelles mains

Du roi de la nature ont tracé les desseins,

Où l'oeil peut contempler les images visibles

Et des mondes réels et des mondes possibles.

Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,

Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.

Il cherchait vainement: l'ange lui fait connaître

Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;

Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géants,

Faisant la guerre au ciel, ou plutôt au bon sens,

S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,

Ce petit amas d'eau, de sable, et de poussière,

N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein

Ces énormes enfants d'un autre genre humain.

Le Chinois argumente: on le force à conclure

Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure;

Que l'homme n'est point fait pour ces vastes désirs;

Que sa vie est bornée ainsi que ses plaisirs ;

Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires;

Et que, sans fatiguer par de lâches prières
La volonté d'un Dieu qui ne saurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un oeil ferme et d'une âme soumise.
Le lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas ayant tout approuvé;
Mais il y murmura quand il fut arrivé:
Convertir un docteur est une oeuvre impossible.
Matthieu Garo chez nous eut l'esprit plus flexible;
Il loua Dieu de tout ! Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;
La lune était plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs et de verdure;
L'homme, ce roi du monde, et roi très fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et, formé pour agir, se plaisait à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, et comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, et ce qu'il devrait être,
Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous aurait fait grâce; il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.

Le temps est assez long pour quiconque en profite;

Qui travaille et qui pense en étend la limite.

On peut vivre beaucoup sans végéter longtemps;

Et je vais te prouver par mes raisonnements...

Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire!

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma muse avec simplicité

Sur des tons différents chantait la vérité,

Lorsque, de la nature éclaircissant les voiles,

Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;

Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,

D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons,

Tandis que, d'une main stérilement vantée,

Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,

Semblait, de la nature imitant les ressorts,

Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse

Je suivais la nature, et cherchais la sagesse;

Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,

Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,

Je les voyais franchir leur carrière infinie;

Amant de tous les arts et de tout grand génie,

Implacable ennemi du calomniateur,

Du fanatique absurde, et du vil délateur;

Ami sans artifice, auteur sans jalousie;

Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie;

Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,

Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué,
 Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
 Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

SEPTIÈME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU.

Le nom de la vertu retentit sur la terre;
 On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire;
 Jusqu'au milieu des cours il parvient quelquefois;
 Il s'est même glissé dans les traités des rois.
 C'est un beau mot sans doute, et qu'on se plaît d'entendre,
 Facile à prononcer, difficile à comprendre:
 On trompe, on est trompé. Je crois voir des jetons
 Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
 Ou bien ces faux billets, vains enfants du système
 De ce fou d'Écossais qui se dupa lui-même.
 Qu'est-ce que la vertu? Le meilleur citoyen,
 Brutus, se repentit d'être un homme de bien:
 « La vertu, disait-il, est un nom sans substance.
 L'école de Zénon, dans sa fière ignorance,
 Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
 Dans les champs levantins le derviche hébété,
 L'oeil au ciel, les bras hauts, et l'esprit en prières,
 Du Seigneur en dansant invoque les lumières,
 Et, tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
 Croit de la vertu même atteindre le sommet.

Les reins ceints d'un cordon, l'oeil armé d'impudence,

Un ermite à sandale, engraisé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux mis en mauvais latin.
Le ciel puisse bénir sa piété profonde!
Mais quel en est le fruit? quel bien fait-il au monde?
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi.

Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres,
De cet air insolent qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda: « Qu'est-ce que vérité? »
L'Homme-Dieu, qui pouvait l'instruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre:
Son silence éloquent disait assez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple sage, il prétendit savoir
Quel est l'état de l'homme, et quel est son devoir;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savait tout ouvrit alors la bouche;
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels:
« Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels. »
Voilà l'homme et sa loi, c'est assez: le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médisant, vain, léger, envieux;
Le fuir est très bien fait, le servir encor mieux:

A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.

Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?

Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,

Ces élans convulsifs , et ces pas égarés?

Contre un siècle indévot plein d'une sainte rage,

Tu cours chez ta béate a son cinquième étage:

Quelques saints possédés dans cet honnête lieu

Jurent, tordent les mains, en l'honneur du bon Dieu:

Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,

Prédisent le passé, font cent autres miracles;

L'aveugle y vient pour voir, et, des deux yeux privé ,

Retourne aux Quinze-Vingts marmottant son Ave;

Le boiteux saute et tombe, et sa sainte famille

Le ramène en chantant, porté sur sa béquille;

Le sourd au front stupide écoute et n'entend rien;

D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,

Qu'un sot voisin bénit, et qu'un fourbe seconde,

Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.

Je sais que ce mystère a de nobles appas;

Les saints ont des plaisirs que je ne connais pas.

Les miracles sont bons; mais soulager son frère,

Mais tirer son ami du sein de la misère,

Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,

C'est un plus grand miracle, et qui ne se fait plus.

Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible,

Rien n'amollit jamais sa grande âme insensible.

J'entends: il fait haïr sa place et son pouvoir;

Il fait des malheureux par zèle et par devoir:
 Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
 Courir d'un air affable au-devant du mérite,
 Le choisir dans la foule, et donner son appui
 A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui?
 De quelques criminels il aura fait justice!
 C'est peu d'être équitable, il faut rendre service;
 Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
 Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois
 Lui disait en ces mots son avis despotique:
 « Timante est en secret bien mauvais catholique,
 On a trouvé chez lui la Bible de Calvin;
 A ce funeste excès vous devez mettre un frein:
 Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
 ☒ Comme vous, dit le roi, Timante m'est utile.
 Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats;
 Il m'a donné son sang, et vous n'en parlez pas! »
 De ce roi bienfaisant la prudence équitable
 Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
 Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
 Doux et discret Cyrus, en vous seul concentré,
 Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
 Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
 Honnête homme indolent, qui, dans un doux loisir,
 Loin du mal et du bien, vivez pour le plaisir?
 Non; je donne ce titre au coeur tendre et sublime
 Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.

Il t'était dû sans doute, éloquent Pellisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans, bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.

Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie.
Des amis vertueux ont consolé ma vie.

J'ai mérité leur zèle et leur fidélité;

J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.

Certain législateur , dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas:
Ce mot est bienfaisance: il me plaît; il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole et mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée;
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

POÈME

SUR

LA LOI NATURELLE

(1752)

PRÉFACE

On sait assez que ce poème n'avait pas été fait pour être public; c'était depuis trois ans un secret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, et bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il serait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret, tiré de l'obscurité où son auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expose lui-même au grand jour. Il serait encore juste de ne pas juger le poème d'un laïque comme on jugerait une thèse de théologie. Ces deux poèmes sont les fruits d'un arbre transplanté: quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes; ils sont d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoisonné, et plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentiments. La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales et gênées dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche: ils ont jugé que le poème sur la Loi naturelle est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont four-millent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent surprendre personne; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur: ce n'est pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changements survenus de-puis dans un commerce si honorable pour la littérature n'ont point altéré les sentiments qu'il avait fait naître.

Enfin, puisqu'on a arraché au secret et à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; et l'on ajoute que si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste, ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée du Souverain Bien, et elle devait l'être du Souverain Mal. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poème prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre âme. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature, rendue à elle-même, sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que, dans sa colère, elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle éteignit ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison et les remords comme on voudra, ils existent, et ils sont les fondements de la loi naturelle.

POÈME

SUR

LA LOI NATURELLE

(1752)

EXORDE

O vous dont les exploits, le règne, et les ouvrages ,

Deviendront la leçon des héros et des sages,

Qui voyez d'un même oeil les caprices du sort,

Le trône et la cabane, et la vie et la mort;

Philosophe intrépide, affermissez mon âme;

Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme

Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.

Dans cette nuit d'erreur où le monde est plongé,

Apportons, s'il se peut, une faible lumière.

Nos premiers entretiens, notre étude première,

Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.

Vous y cherchiez le vrai, vous y goûtiez le beau;

Quelques traits échappés d'une utile morale
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle:
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être;
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole et quelquefois divin,
L'art des vers est, dans Pope, utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus;
Que Boileau, répandant plus de sel que de grâce,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse;
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, et surtout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pu savoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos coeurs il faut chercher ses traits:
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obscur de la théologie?
Origène et Jean Scott sont chez vous sans crédit:

La nature en sait plus qu'ils n'en ont jamais dit.

Écartons ces romans qu'on appelle systèmes;

Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE

Dieu a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée; c'est le seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ses augustes mystères.

Soit qu'un Être inconnu, par lui seul existant,

Ait tiré depuis peu l'univers du néant;

Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;

Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle ;

Que l'âme, ce flambeau souvent si ténébreux,

Ou soit un de nos sens ou subsiste sans eux;

Vous êtes sous la main de ce maître invisible.

Mais du haut de son trône, obscur, inaccessible,

Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?

De sa grandeur suprême indignement jaloux,

Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance?

Est-ce le peuple altier conquérant de Byzance,

Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,

Qui connaît son essence, et suit sa volonté?

Différents dans leurs moeurs ainsi qu'en leur hommage,

Ils lui font tenir tous un différent langage

Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux

De cet impur amas d'imposteurs odieux ;

Et, sans vouloir sonder d'un regard téméraire

De la loi des chrétiens l'ineffable mystère,

Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé.
La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son âme, et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté;
Le son dans son oreille est par l'air apporté;
Sans efforts et sans soins son oeil voit la lumière.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu serait caché?
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire?
Non; le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain:
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé; mais c'est à l'univers:
Il n'a point de l'Égypte habité les déserts ;
Delphes, Délos, Ammon, ne sont pas ses asiles;
Il ne se cacha point aux antres des sibylles.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre.

De ce culte éternel la nature est l'apôtre.

Le bon sens la reçoit; et les remords vengeurs,

Nés de la conscience, en sont les défenseurs;

Leur redoutable voix partout se fait entendre.

Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,

Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,

Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,

Ait pour se repentir consulté des augures?

Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures:

Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.

Sans eux, de la nature il écouta la loi:

Houleux, désespéré d'un moment de furie,

Il se jugea lui-même indigne de la vie.

Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,

Inspira Zoroastre, illumina Solon.

D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie:

« Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie. »

Ainsi le froid Lapon crut un Être éternel,

Il eut de la justice un instinct naturel;

Et le Nègre, vendu sur un lointain rivage,

Dans les Nègres encore aima sa noire image.

Jamais un parricide, un calomniateur

N'a dit tranquillement dans le fond de son coeur:

« Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,

De déchirer le sein qui nous donna naissance!

Dieu juste, Dieu parlait, que le crime a d'appas! »

Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,

S'il n'était une loi terrible universelle,
 Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
 Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments?
 Avons-nous fait notre âme? avons-nous fait nos sens?
 L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
 Ont la même nature et la même origine:
 L'artisan les façonne, et ne peut les former.
 Ainsi l'Être éternel qui nous daigne animer
 Jeta dans tous les coeurs une même semence.
 Le ciel fit la vertu; l'homme en fit l'apparence.
 Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur,
 Il ne peut la changer; son juge est dans son coeur.

DEUXIÈME PARTIE

Réponses aux objections contre les principes d'une morale universelle.

Preuve de cette vérité.

J'entends avec Cardan Spinoso qui murmure:

« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,

Ne sont que l'habitude, et les illusions

Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. »

Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,

D'où nous vient ce besoin? Pourquoi l'Être suprême

Mit-il dans notre coeur, à l'intérêt porté,

Un instinct qui nous lie à la société?

Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,

Ouvrages d'un moment, sont partout différentes.

Jacob chez les Hébreux put épouser deux soeurs;
David, sans offenser la décence et les moeurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune;
Le pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le père à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa république entière;
L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Usages, intérêts, cultes, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit; le reste est arbitraire .
Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau,
Londre immole son roi par la main d'un bourreau;
Du pape Borgia le bâtard sanguinaire
Dans les bras de sa soeur assassine son frère;
Là, le froid hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux :
Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse;
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Eh bien! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,

Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime et le malheur:
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos coeurs la règle et la morale.
C'est une source pure: en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit:
Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au coeur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie;
C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie,
Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort
Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout mortel a le sien, qui jamais ne le flatte.
Néron, cinq ans entiers, fut soumis à ses lois;
Cinq ans, des corrupteurs il repoussa la voix.

Marc-Aurèle, appuyé sur la philosophie,
 Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie.
 Julien, s'égarant dans sa religion,
 Infidèle à la foi , fidèle à la raison,
 Scandale de l'Église, et des rois le modèle,
 Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.

On insiste, on me dit: « L'enfant dans son berceau
 N'est point illuminé par ce divin flambeau;
 C'est l'éducation qui forme ses pensées;
 Par l'exemple d'autrui ses moeurs lui sont tracées;
 Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le coeur;
 De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur;
 Il répète les noms de devoir, de justice;
 Il agit en machine; et c'est par sa nourrice
 Qu'il est juif ou païen, fidèle ou musulman,
 Vêtu d'un justaucorps, ou bien d'un doliman. »

Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire.
 Il est des sentiments que l'habitude inspire.
 Le langage, la mode et les opinions,
 Tous les dehors de l'âme, et ses préventions,
 Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères,
 Du cachet des mortels impressions légères.
 Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main:
 Leur pouvoir est constant, leur principe est divin.
 Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il les exerce;
 Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
 Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour,

Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie?
Les insectes changeants qui nous filent la soie,
Les essaims bourdonnants de ces filles du ciel
Qui pétrissent la cire et composent le miel,
Sitôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'usage.
Chaque être a son objet, et dans l'instant marqué
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices;
Le juste quelquefois commet des injustices;
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait :
De soi-même en tout temps quel coeur est satisfait?
L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure:
Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr et prompt qui sert les animaux?
Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître?
Sur ce vaste univers un grand voile est jeté;
Mais, dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
Alluma des soleils, et souleva des mers:
« Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites. »
Tous les mondes naissants connurent leurs limites.

Il imposa des lois à Saturne, à Vénus,
 Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
 Aux éléments unis dans leur utile guerre,
 A la course des vents, aux flèches du tonnerre,
 A l'animal qui pense, et né pour l'adorer,
 Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
 Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
 D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles ?
 Hélas! serait-ce à nous, fantômes d'un moment,
 Dont l'être imperceptible est voisin du néant,
 De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
 Et de donner en dieux des ordres à la terre?

TROISIÈME PARTIE

Que les hommes, ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.

L'univers est un temple où siège l'Éternel.
 Là chaque homme à son gré veut bâtir un autel.
 Chacun vante sa foi, ses saints et ses miracles,
 Le sang de ses martyrs, la voix de ses oracles.
 L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour,
 Que le ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
 Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire;
 L'autre a du dieu Brama désarmé la colère,
 Et, pour s'être abstenu de manger du lapin,
 Voit le ciel entr'ouvert, et des plaisirs sans fin.
 Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidèles
 Des chrétiens divisés les infâmes querelles

Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France.

Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu, par charité, fait jeter son prochain,
Et, pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique;
Tandis que, de la grâce ardent à se toucher,
Le peuple, en louant Dieu, danse autour du bûcher.

On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin pour l'honneur de la foi,
Lui crier: « Meurs, impie, ou pense comme moi. »

Calvin et ses suppôts, guettés par la justice,
Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.

Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eût, pour argument contre ses adversaires,
Fait serrer d'un lacet le cou des trinitaires.

Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux
En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.

D'où vient que, deux cents ans, cette pieuse rage
De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois;
C'est que l'homme, amoureux de son sot esclavage,

Fit, dans ses préjugés, Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
Enfin, grâce en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels, plus instruits, en sont moins inhumains;
Le fer est émoussé, les bûchers sont éteints.
Mais si le fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!
On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort;
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne ;
Et même le mouphti, qui rarement raisonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le sultan soumet:
« Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet. »
Mais du beau nom de chien ce mouphti nous honore ;
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien: nous damnons à la fois
Le peuple circoncis, vainqueur de tant de rois,
Londres, Berlin, Stockholm et Genève: et vous-même
Vous êtes, ô grand roi, compris dans l'anathème.
En vain, par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux-arts des palais, aux pauvres des asiles,
Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles;
De fort savants esprits jurent sur leur salut
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut.

Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.
Rigueur impitoyable! odieuses maximes!
Gazetier clandestin dont la plate âcreté
Damne le genre humain de pleine autorité,
Tu vois d'un oeil ravi les mortels, tes semblables,
Pétris des mains de Dieu pour le plaisir des diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montaigne et Montesquieu?
Penses-tu que Socrate et le juste Aristide,
Solon, qui fut des Grecs et l'exemple et le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc-Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons sont livrés en partage
Par le Dieu bienfaisant dont ils étaient l'image;
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un choeur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance et croupi dans la crasse?
Sois sauvé, j'y consens; mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz, et le sage Addison,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse
Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste,
Ami; ne préviens point le jugement céleste;
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu:

Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu?
 A la religion discrètement fidèle ,
 Sois doux, compatissant, sage, indulgent, comme elle;
 Et sans noyer autrui songe à gagner le port:
 La clémence a raison, et la colère a tort.
 Dans nos jours passagers de peines, de misères,
 Enfants du même Dieu, vivons au moins en frères;
 Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux ;
 Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
 Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
 Toujours par nous maudite, et toujours si chérie;
 Notre coeur égaré, sans guide et sans appui,
 Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui;
 Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
 De la société les secourables charmes
 Consolent nos douleurs, au moins quelques instants:
 Remède encor trop faible à des maux si constants.
 Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
 Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
 Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
 Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

QUATRIÈME PARTIE

C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'école
 qui troublent la société.

Oui, je l'entends souvent de votre bouche auguste,
 Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste;

Et le premier des biens est la paix de nos coeurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la dispute enfante,
Maintenir dans l'État une paix si constante?
D'où vient que les enfants de Calvin, de Luther,
Qu'on croit, delà les monts, bâtards de Lucifer,
Le grec et le romain, l'empesé quiétiste,
Le quakre au grand chapeau, le simple anabaptiste,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous êtes sage, et que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait su l'être,
Jamais un jacobin, guidé par son pieur,
De Judith et d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise:
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Église ,
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles :
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser:
Pour les anéantir il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres
Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur normand,
Jansénius à craindre, et Quesnel important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.

De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'État par leurs doctes scrupules:
Le régent, plus sensé, les rendit ridicules ;
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.

L'oeil du maître suffit, il peut tout opérer.

L'heureux cultivateur des présents de Pomone,
Des filles du printemps, des trésors de l'automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux
Les secours du soleil, de la terre et des eaux;
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles,
Et des arbres touffus dans son clos renfermés
Émonde les rameaux de la sève affamés;
Son docile terrain répond à sa culture:
Ministre industrieux des lois de la nature,
Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains
Ne prétend pas le droit de se rendre stérile,
Et, du sol épuisé tirant un suc utile,
Ne va pas refuser à son maître affligé
Une part de ses fruits dont il est trop chargé;
Un jardinier voisin n'eut jamais la puissance
De diriger des dieux la maligne influence,
De maudire ses fruits pendants aux espaliers,
Et de sécher d'un mot sa vigne et ses figuiers .

Malheur aux nations dont les lois opposées
Embrouillent de l'État les rênes divisées!
Le sénat des Romains, ce conseil de vainqueurs,
Présidait aux autels, et gouvernait les mœurs,
Restreignait sagement le nombre des vestales,
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc-Aurèle et Trajan mêlaient, au Champ de Mars,
Le bonnet de pontife au bandeau des Césars;
L'univers, reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie:
Ces grands législateurs, d'un saint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome, encore aujourd'hui conservant ces maximes
Joint le trône à l'autel par des noeuds légitimes;
Ses citoyens en paix, sagement gouvernés,
Ne sont plus conquérants, et sont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans sa capitale
Un roi, portant en main la crosse épiscopale,
Au sortir du conseil allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction;
Toute église a ses lois, tout peuple a son usage:
Mais je prétends qu'un roi, que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
Ait sur tous ses sujets égale autorité .
Ils sont tous ses enfants; cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat,

Sont tous également les membres de l'État.

De la religion l'appareil nécessaire

Confond aux yeux de Dieu le grand et le vulgaire;

Et les civiles lois, par un autre lien,

Ont confondu le prêtre avec le citoyen.

La loi dans tout État doit être universelle:

Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats.

Le ciel ne m'a point fait pour régir les États,

Pour conseiller les rois, pour enseigner les sages;

Mais, du port où je suis contemplant les orages,

Dans cette heureuse paix où je finis mes jours,

Éclairé par vous-même, et plein de vos discours,

De vos nobles leçons salutaire interprète,

Mon esprit suit le vôtre, et ma voix vous répète.

Que conclure à la fin de tous mes longs propos?

C'est que les préjugés sont la raison des sots;

Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre:

Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;

Et, parmi les chardons qu'on ne peut arracher,

Dans les sentiers secrets le sage doit marcher.

La paix enfin, la paix, que l'on trouble et qu'on aime,

Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

PRIÈRE.

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,

Entends les derniers mots que ma bouche prononce;

Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.

Mon coeur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
 Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître;
 Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
 Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
 Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais

POÈME

SUR LE

DÉSASTRE DE LISBONNE

OU EXAMEN DE CET AXIOME:

TOUT EST BIEN.

PRÉFACE

DU POÈME SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE.

Si jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événements funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature, comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Collao, et en dernier lieu celui du Portugal et du royaume de Fez. L'axiome Tout est bien paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible que tout, depuis long-temps, n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.

Lorsque l'illustre Pope donna son Essai sur l'Homme, et qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du lord Shaftesbury, et du lord Bolingbroke, une foule de théologiens de toutes les communions attaqua ce système. On se révoltait contre cet axiome nouveau que tout est bien, que l'homme jouit de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible, etc. Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, et un sens dans lequel on peut l'approuver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un sens odieux; mais c'est une des imperfections de notre nature

d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition: Tout est bien, le ren-versement du fondement des idées reçues. « Si tout est bien, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déçue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu besoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes et contribue à l'ordre du monde, si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général et nécessaire, nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de Dieu que les animaux qui nous dévorent. »

Voilà les conclusions qu'on tirait du poème de M. Pope; et ces conclusions mêmes augmentaient encore la célébrité et le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect: il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine morale, la tolérance, qui sont l'âme de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait; et l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le tra-duire , a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs: qu'arrive-t-il? les hommes révoltés contre ces cris prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit: « Leibnitz, Pope, enseignent le fatalisme »; et les partisans de Leibnitz et de Pope ont dit: « Si Leibnitz et Pope enseignent le fatalisme, ils ont donc raison, et c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire. »

Pope avait dit Tout est bien en un sens qui était très recevable; et ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poème sur le Désastre de Lisbonne ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé: il pense comme lui sur presque tous les points; mais, pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome Tout est bien. Il adopte cette triste et plus ancienne vérité, reconnue de tous les hommes, qu'il y a du mal sur la terre; il avoue que le mot Tout est bien, pris dans un sens absolu et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si, lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes, furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheu-reux qui échappaient à peine des ruines: « Tout est bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes; les maçons gagneront de l'argent a rebâtir des maisons; les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris: c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires; votre mal particulier n'est rien, vous contribuez au bien général »; un tel discours certainement eût été aussi cruel que le

tremblement de terre a été funeste. Et voilà ce que dit l'auteur du poème sur le Désastre de Lisbonne.

Il avoue donc avec toute la terre qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal physique; il avoue que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il se combat lui-même: il avoue qu'il y a autant de faiblesse dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand noeud, que tous les philosophes ont embrouillé; il dit que l'espérance d'un développement de notre être dans un nouvel ordre de choses peut seule consoler des malheurs présents, et que la bonté de la Providence est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, et dans les calamités de sa nature faible et mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur de ses réponses aux objections, et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

POÈME

SUR LE

DÉSASTRE DE LISBONNE

O malheureux mortels! ô terre déplorable!

O de tous les mortels assemblage effroyable!

D'inutiles douleurs éternel entretien!

Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien »;

Accourez, contemplez ces ruines affreuses,

Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,

Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,

Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;

Cent mille infortunés que la terre dévore,

Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,

Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours

Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours!

Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous: « C'est l'effet des éternelles lois
Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix? »
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes:
« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes? »
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices:
Lisbonne est abîmée, et l'on danse a Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages:
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abîmes,
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchants, des pièges de la mort,
De tous les éléments éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage;
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage;
Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi,

Si c'est l'orgueil qui crie: « O ciel, secouez-moi!
O ciel, ayez pitié de l'humaine misère! »
« Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire. »
Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Êtes-vous assurés que la cause éternelle
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
Sans former des volcans allumés sous nos pas?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence?
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?
Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.
Les tristes habitants de ces bords désolés
Dans l'horreur des tourments seraient-ils consolés
Si quelqu'un leur disait: « Tombez, mourez tranquilles;
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés,
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales;
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales;

Dieu vous voit du même oeil que les vils vermisseaux
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux? »
A des infortunés quel horrible langage!
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.
Non, ne présentez plus à mon coeur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits, et des mondes.
O rêves des savants! ô chimères profondes!
Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné ;
Par son choix bienfaisant tout est déterminé:
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable ?
Voilà le noeud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en osant les nier?
Tous les peuples, tremblant sous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les éléments
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents,
Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent:
Mais je vis, mais je sens, mais mon coeur opprimé
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier:
« Pourquoi suis-je si vil, si faible et si grossier? »
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;

Cette urne en se formant qui tombe fracassée,
De la main du potier ne reçut point un coeur
Qui désirât les biens et sentît son malheur.
Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être.
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître;
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers!
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne suis du grand tout qu'une faible partie:
Oui; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.
Le vautour acharné sur sa timide proie
De ses membres sanglants se repaît avec joie;
Tout semble bien pour lui: mais bientôt à son tour
Un aigle au bec tranchant dévora le vautour;
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière:
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent:
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent:
Et vous composerez dans ce chaos fatal
Des malheurs de chaque être un bonheur général!

Quel bonheur! Ô mortel et faible et misérable.

Vous criez « Tout est bien » d'une voix lamentable,

L'univers vous dément, et votre propre coeur

Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.

Il le faut avouer, le mal est sur la terre:

Son principe secret ne nous est point connu.

De l'auteur de tout bien le mal est-il venu?

Est-ce le noir Typhon , le barbare Arimane ,

Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?

Mon esprit n'admet point ces monstres odieux

Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,

Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,

Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?

Quel oeil peut pénétrer dans ses profonds desseins?

De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître;

Il ne vient point d'autrui , puisque Dieu seul est maître:

Il existe pourtant. O tristes vérités!

O mélange étonnant de contrariétés!

Un Dieu vint consoler notre race affligée;

Il visita la terre, et ne l'a point changée !

Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;

« Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu:

Il le voudra, sans doute »; et, tandis qu'on raisonne,

Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,

Et de trente cités dispersent les débris,

Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.

Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race,

Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,

Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,

De ses premiers décrets suit l'éternel torrent;

Ou la matière informe, à son maître rebelle,

Porte en soi des défauts nécessaires comme elle;

Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel

N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.

Nous essayons ici des douleurs passagères:

Le trépas est un bien qui finit nos misères.

Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,

Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir, sans doute.

Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.

La nature est muette, on l'interroge en vain;

On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.

Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,

De consoler le faible, et d'éclairer le sage.

L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,

Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.

Leibnitz ne m'apprend point par quels noeuds invisibles,

Dans le mieux ordonné des univers possibles,

Un désordre éternel, un chaos de malheurs,

Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs,

Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,

Subit également ce mal inévitable.

Je ne conçois pas plus comment tout serait bien:

Je suis comme un docteur; hélas! je ne sais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,

Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;

La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.

De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!

Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;

De la destruction la nature est l'empire.

Un faible composé de nerfs et d'ossements

Ne peut être insensible au choc des éléments;

Ce mélange de sang, de liqueurs, et de poudre,

Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;

Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats

Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas:

C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.

J'abandonne Platon, je rejette Épicure.

Bayle en sait plus qu'eux tous; je vais le consulter:

La balance à la main, Bayle enseigne à douter ,

Assez sage, assez grand pour être sans système,

Il les a tous détruits, et se combat lui-même:

Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,

Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.

Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?

Rien: le livre du sort se ferme à notre vue.

L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.

Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré ?

Atomes tourmentés sur cet amas de boue,

Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants , atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieus;
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être:
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître .
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois :
D'autres temps, d'autres moeurs instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.

Un calife autrefois, à son heure dernière,
 Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière:
 « Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
 Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
 Les défauts, les regrets, les maux, et l'ignorance.
 Mais il pouvait encore ajouter l'espérance .

JEAN

QUI PLEURE ET QUI RIT

(1772)

Quelquefois le matin, quand j'ai mal digéré,
 Mon esprit abattu, tristement éclairé,
 Contemple avec effroi la funeste peinture
 Des maux dont gémit la nature:
 Aux erreurs, aux tourments, le genre humain livré;
 Les crimes, les fléaux de cette race impure,
 Dont le diable s'est emparé.
 Je dis au mont Etna: « Pourquoi tant de ravages,
 Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs?
 Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
 Disparus autrefois sous leurs flots écumants;
 Et je redis aux tyrans:
 « Vous avez troublé le monde
 Plus que les fureurs de l'onde,
 Et les flammes des volcans. »

Enfin, lorsque j'envisage
Dans ce malheureux séjour
Quel est l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi suprême est qu'on souffre et qu'on meure,
Je pleure.

Mais lorsque sur le soir, avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable,
Je mange mes perdreaux, et je bois les bons vins
Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table;
Quand, loin des fripons et des sots,
La gaîté, les chansons, les grâces, les bons mots,
Ornent les entremets d'un souper délectable;
Quand, sans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon et de sa maîtresse,
Et que la charmante amitié,
Seul noeud dont mon coeur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse,
Cent plaisirs renaissants réchauffent mes esprits:

Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
Qui soufflent dans Paris vainement agité
Des inimitiés infernales,
Et versent leur poison sur la société;
Linfâme calomnie avec perversité
Répand ses ténébreux scandales:

On me parle souvent du Nord ensanglanté,
D'un roi sage et clément chez lui persécuté,
Qui dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sûreté,
Que ses propres sujets poursuivent à toute heure:
Je pleure.
Mais si monsieur Terray veut bien me rembourser
Si mes prés, mes jardins, mes forêts, s'embellissent;
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser:
Si parfois, pour me délasser,
Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle ,
Toujours catin, toujours fidèle,
Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits,
Je ris.
Il le faut avouer, telle est la vie humaine:
Chacun a son lutin qui toujours le promène
Des chagrins aux amusements.
De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends;
L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine;
Nous serons tous un jour des esprits glorieux;
Mais dans ce monde-ci l'âme est un peu machine:
La nature change à nos yeux;
Et le plus triste Héraclite
Redevient un Démocrite
Lorsque ses affaires vont mieux .

LE MONDAIN

(1736)

Regrettera qui veut le bon vieux temps ,
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents;
Moi, je rends grâce à la nature sage
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs :
Ce temps profane est tout fait pour mes moeurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
La propreté, le goût, les ornements:
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon coeur très immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts et des heureux travaux,
Nous apporter, de sa source féconde,
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre et les trésors de l'onde,
Leurs habitants et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siècle de fer!
Le superflu, chose très nécessaire ,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui, du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance ,
Ne connaissant ni le tien ni le mien.
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien,
Ils étaient nus; et c'est chose très claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor:
Martialo n'est point du siècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mousse ou la sève
Ne gratta point le triste gosier d'Ève;
La soie et l'or ne brillaient point chez eux,
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'industrie et l'aisance:
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père ,
Que faisais-tu dans les jardins d'Éden?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain?
Caressais-tu madame Ève, ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux

Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure un peu mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet, et du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londres, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui: la foule des beaux-arts,
Enfants du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie.
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Corrège et du savant Poussin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure;
C'est Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain .
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.

De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître:
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, et moitié transparente:
Nonchalamment je l'y vois promené;
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie .
Le plaisir presse; il vole au rendez-vous
Chez Camargo, chez Gaussin , chez Julie;
Il est comblé d'amour et de faveurs .
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les coeurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau ,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Chloris, Églé, me versent de leur main

D'un vin d'Aï dont la mousse pressée ,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler le bouchon;
Il part, on rit; il frappe le plafond.

De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.

Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.

Or maintenant, monsieur du Télémaque ,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente, et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand coeur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.

Et vous, jardin de ce premier bonhomme,
Jardin fameux par le diable et la pomme ,
C'est bien en vain que, par l'orgueil séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place:
Le paradis terrestre est où je suis .

DÉFENSE DU MONDAIN

OU

L'APOLOGIE DU LUXE

(1737)

A table hier, par un triste hasard,
 J'étais assis près d'un maître cafard,
 Lequel me dit: « Vous avez bien la mine
 D'aller un jour échauffer la cuisine
 De Lucifer; et moi, prédestiné,
 Je rirai bien quand vous serez damné .
 ☒ Damné! comment? pourquoi? ☒ Pour vos fo-lies.
 Vous avez dit en vos oeuvres non pies,
 Dans certain conte en rimes barbouillé,
 Qu'au paradis Adam était mouillé
 Lorsqu'il pleuvait sur notre premier père;
 Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire;
 Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
 La peau tannée et les ongles crochus.
 Vous avancez, dans votre folle ivresse,
 Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
 Qu'il vaut bien mieux (ô blasphèmes maudits!)
 Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.
 Par quoi, mon fils, votre muse pollue
 Sera rôtie, et c'est chose conclue. »
 Disant ces mots, son gosier altéré

humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enlumina son teint.
Lors je lui dis: « Pour Dieu, monsieur le saint,
Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? » Il vient de Canarie;
C'est un nectar, un breuvage d'élus:
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu.
» Et ce café, dont après cinq services
Votre estomac goûte encor les délices?
» Par le Seigneur il me fut destiné.
» Bon : mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte, et diaprée;
Cet argent fin, ciselé, godronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuisé pour vous plaire.

« O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous; et, dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand État, s'il en perd un petit.
Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement et l'amour des naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle et plus féconde.
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, et la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance.
Le goût du luxe entre dans tous les rangs:
Le pauvre y vit des vanités des grands;
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
« J'entends d'ici des pédants à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denys d'Halicarnasse,

Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
Vont criillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des consuls en us,
Bêchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue et les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur.
C'est fort bien dit, mes maîtres; je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais, dites-moi, si les dieux, par hasard,
Faisaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.
Quand ces enfants de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Était de bois; il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
« Oh que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait, par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais, ouvrage industrieux.

Du conseiller l'absurde prud'homme
Eût tout perdu par pure économie:
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre État.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du midi, du levant, et de l'Ourse,
Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome:
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe; et Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jusqu'à l'herbe :
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il faisait naître au gré de ses désirs
L'argent et l'or, mais surtout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage.
☞ Mille? ☞ On le dit; c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi. »
Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves;
Mon doux béat très peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE

POUR RÉPONDRE

AUX CRITIQUES QU'ON AVAIT FAITES DU MONDAIN.

Sachez, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux:
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre.
Les plaisirs, dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter:
Sachez que, pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre .
Passez du fracas des cours
A la douce solitude;
Quittez les jeux pour l'étude:
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos coeurs embarrassés

Ne volent point, empressés,
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés:
Laissez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît sous vos pas.
Tout rang, tout sexe, tout âge,
Reconnaît la même loi;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons;
Et tandis que l'aigle altière
S'applaudit de sa carrière
Dans le vaste champ des airs,
La tranquille Philomèle
A sa compagne fidèle
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paraisse avilie,
Soit que sa prospérité

Irrite l'oeil de l'envie.
Tout est égal, croyez-moi:
On voit souvent plus d'un roi
Que la tristesse environne;
Les brillants de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui:
Ses mousquetaires, ses pages ,
Jeunes, indiscrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princesse et la bergère
Soupirent également;
Et si leur âme diffère,
C'est en un point seulement:
Phylis a plus de tendresse,
Phylis aime constamment,
Et bien mieux que Son Altesse...
Ah! madame la princesse ,
Comme je sacrifierais
Tous vos augustes attraits
Aux larmes de ma maîtresse!
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable;
Mais, dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis sont heureux,
Je serai moins misérable .

LES SYSTÈMES

(1772)

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
 De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
 Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
 De sa vaste machine il cacha les ressorts,
 Et mit sur la nature un voile impénétrable.
 J'ai lu chez un rabbin que cet Être ineffable
 Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
 Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs;
 Le bon Thomas d'Aquin , Scot , et Bonaventure :
 Et jusqu'au Provençal élève d'Épicure ,
 Et ce maître René , qu'on oublie aujourd'hui,
 Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
 Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
 D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

« Ça, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret:
 Dites-moi qui je suis, et comment je suis fait;
 Et, dans un supplément, dites-moi qui vous êtes,
 Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes;
 Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal
 Pour une once de bien mit cent quintaux de mal?
 Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies,
 Des prix sont proposés par les Académies:
 J'en donnerai. Quiconque approchera du but
 Aura beaucoup d'argent, et fera son salut.

Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole;
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent arguments se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.
« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence ,
Simple avec attributs, acte pur et substance,
Dans les temps, hors des temps, fin, principe, et milieu,
Toujours présent partout, sans être en aucun lieu.
L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit: « Courage, Thomas! » et se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile:
Seigneur, dit-il à Dieu, ce bonhomme Thomas
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible:
Pour être, c'est assez que vous soyez possible .
Quant à votre univers, il est fort imposant:
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant ;
Et je puis vous former, d'un morceau de matière,
Éléments, animaux, tourbillons, et lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois.
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne ,
Et proposait à Dieu ses atomes crochus ,

Quoique passés de mode, et dès longtemps déçus:

Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

Alors un petit Juif , au long nez, au teint blême,

Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré ,

Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,

Caché sous le manteau de Descartes, son maître,

Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être:

« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,

Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas .

Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.

J'ai de plats écoliers et de mauvais critiques:

Jugez-nous... » A ces mots, tout le globe trembla,

Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula.

Mais Dieu, clément et bon, plaignant cet infidèle ,

Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.

Ne pouvant désormais composer pour le prix,

Il partit, escorté de quelques beaux esprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence

Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,

Étalèrent bientôt cent belles visions ,

De leur esprit pointu nobles inventions;

Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble.

Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble

Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,

Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,

La maison retentit des cris de la cohue;

Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé, Malebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, et qu'il nous répondra .
Arnauld dit que de Dieu la bonté souveraine
Exprès pour nous damner forma la race humaine .
Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien ,
Que Dieu, le monde, et nous, tout n'est rien sans mona-des .
Le courrier des Lapons , dans ses turlupinades ,
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géant.
Notre consul Maillet , non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme:
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin cristal;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courants, formé les Pyrénées.
Chacun fit son système; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des Petites-Maisons.
Dieu ne se fâcha point c'est le meilleur des pères;
Et, sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfants, ces petits libertins,
S'amuse en jouant de l'oeuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, et porteur de bienfaits .
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces;

Il visita des saints, des papes, et des princes,
 De braves cardinaux et des inquisiteurs,
 Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
 « Messieurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne
 De vous bien divertir, sans molester personne.
 Il a su qu'en ce monde on voit certains savants
 Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorants;
 Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire
 Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire?
 Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux,
 Et votre signature est plus funeste qu'eux.
 En Sorbonne, aux charniers, tout se mêle d'écrire:
 Imitz le bon Dieu, qui n'en a fait que rire. »

ÉPÎTRE LI.

A Mme LA MARQUISE DU CHÂTELET,

SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON

(1736)

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
 Minerve de la France, immortelle Émilie;
 Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
 Sur les pas des Vertus et de la Vérité.
 Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
 Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;

De ces triomphes vains mon coeur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus , à la terre attaché,
Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoile
Élève, en frémissant, une voix imbécile:
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés;
Je ne vois point leurs pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au-dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis:
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.
Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix:
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,

Était enseveli dans une nuit obscure;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il déploie à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante:
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez: du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire:
Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse, et roule vers ses bords.
Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre:
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, soeur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,

Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme; et que la pesanteur,
En abaissant le pôle, élève l'équateur ;
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse:
Embrassez, dans le cours de vos longs mouvements ,
Deux cents siècles entiers par delà six mille ans.
Que ces objets sont beaux! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.
Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours ,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marcher, après Newton, dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la Vérité!
Tandis qu'Algarotti , sûr d'instruire et de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle.
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle
Elle est, ainsi que vous, noble, simple, et sans fard,

Au-dessus de l'éloge, au-dessus de mon art.

Voltaire.....	1
Poésies philosophiques	1
[document de travail].....	1
ODE IV.....	1
LE VRAI DIEU.....	1
1715.....	1
ODE VII.....	4
SUR LE FANATISME.....	4
1732.....	4
ODE XV.....	9
SUR LA MORT	9
DE S. A. S. MME LA PRINCESSE DE BAREITH	9
(1759)	9
ODE XVI.....	19
A LA VÉRITÉ.....	19
(1766)	19
LE POUR ET LE CONTRE	25
A MADAME DE RUPELMONDE	25
(1722)	25
DISCOURS EN VERS.....	29
SUR	29
L’HOMME	29
(1734)	29
AVERTISSEMENT.....	30
POUR LES DISCOURS EN VERS SUR L’HOMME.	30
PREMIER DISCOURS.....	30
DE L’ÉGALITÉ DES CONDITIONS.....	30
DEUXIÈME DISCOURS.....	36
DE LA LIBERTÉ	36
TROISIÈME DISCOURS.....	42
DE L’ENVIE.....	42
QUATRIÈME DISCOURS.....	48
DE LA MODÉRATION EN TOUT,	48

DANS L'ÉTUDE, DANS L'AMBITION, DANS LES PLAISIRS	48
A MONSIEUR HELVÉTIUS	48
CINQUIÈME DISCOURS	54
SUR LA NATURE DU PLAISIR	54
SIXIÈME DISCOURS	58
SUR LA NATURE DE L'HOMME	58
SEPTIÈME DISCOURS	66
SUR LA VRAIE VERTU	66
POÈME	71
SUR	71
LA LOI NATURELLE	71
(1752)	71
POÈME	91
SUR LE	91
DÉSASTRE DE LISBONNE	91
OU EXAMEN DE CET AXIOME:	91
TOUT EST BIEN	91
JEAN	102
QUI PLEURE ET QUI RIT	102
(1772)	102
LE MONDAIN	105
(1736)	105
DÉFENSE DU MONDAIN	110
OU	110
L'APOLOGIE DU LUXE	110
(1737)	110
SUR L'USAGE DE LA VIE	115
POUR RÉPONDRE	115
AUX CRITIQUES QU'ON AVAIT FAITES DU MONDAIN	115
LES SYSTÈMES	118
(1772)	118
ÉPÎTRE LI.	122
A Mme LA MARQUISE DU CHÂTELET,	122
SUR LA PHILOSOPHIE DE NEWTON	122

(1736) 122